

I

DE CAMAGÜEY À LA HAVANE

« Ô *Camagüey*, douce province... »

Au cœur de l'île de Cuba, Camagüey abrite ses vieux quartiers aux maisons basses, ses églises et ses places d'allure espagnole, ses ruelles tortueuses aux noms étranges : rue des Pauvres, du Gibet, des Délaissés, de la Misère, du Ciel, du Poulet, de la Solitude... Capitale de province, elle fut fondée au début du xvi^e siècle par le colonisateur espagnol Diego de Velázquez, comme la plupart des principales villes de l'île. Construite sur l'emplacement de l'ancien caciquat de Camagüey, elle fut alors baptisée Santa Maria de Puerto Principe, mais reprit plus tard son nom indigène. Aujourd'hui les édifices modernes la gagnent peu à peu : ils n'arrivent pas, toutefois, à modifier encore sa physionomie profondément romantique.

À Camagüey, comme partout à Cuba, la foule est mêlée, bariolée : Blancs, Noirs et mulâtres. Dès huit heures du matin, hommes et femmes envahissent les rues centrales – Maceo, Estrada Palma, Cisneros, General Gómez – où se trouvent les bureaux et

les boutiques. Bruyants et surannés, les tramways alternent avec les omnibus plus modernes qui transportent les voyageurs pressés. Dans les ruelles transversales, c'est un autre spectacle : ici les cavaliers abondent et beaucoup portent le « *sombrero de guano* » (panama), quand ce n'est pas le « *tejano* », le grand chapeau de feutre, à la manière des fermiers du Texas ; attachés aux fenêtres des maisons, les chevaux attendent... L'élevage constitue, en effet, la vraie richesse de la province de Camagüey. Déjà, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ses viandes salées (le « *tasajo* ») étaient un aliment qu'appréciaient fort les pirates qui infestaient la mer des Caraïbes...

Quand vient le soir le rythme fléchit, le mouvement décroît. Les places paisibles – de las Mercedes, de la Soledad, de la Caridad – s'emplissent d'oisifs qui discutent, debout, par petits groupes, ou qui vont s'installer aux terrasses des buvettes afin de déguster une petite tasse de café noir et très épais. Les bancs du square Agramonte, qui entourent la statue érigée à la mémoire du patriote cubain, ont eux aussi leurs habitués. L'été, les nuits de grande chaleur, on se dirige tout naturellement vers les ponts de la Caridad et de San Lázaro, et avec l'espoir de recevoir peut-être quelques bouffées de fraîcheur, on s'accoude un moment aux parapets qui dominent l'Hatibonico et le Tíñima, les deux rivières de Camagüey.

À minuit, la ville meurt... Parcs et places se vident, et il ne reste plus dans les rues silencieuses que quelques noctambules qui s'obstinent à promener leurs rêves de bohème, pour faire « comme à La Havane », mais qui succombent bientôt au sopor provincial.

Un autre élément caractéristique de Camagüey est son langage. L'espagnol parlé ici n'est pas celui que l'on peut entendre ailleurs, à La Havane, par exemple. À l'image de la ville, il semble surgi d'une autre époque, et conserve certaines formes archaïques particulièrement significatives. On ne dit *usted* ni *tú*, mais *vos*, que l'on prononce d'ailleurs *vo*, sans *s* final, comme on prononce *tenéi* (*ténéis*), *depué* (*después*), *inglé* (*inglés*)... Le rythme aussi est différent. Les mots sont énoncés lentement, un peu comme s'ils étaient chantés ou comme si le ton montait et descendait de phrase en phrase.

Berceau de plusieurs vieilles familles d'aristocrates, Camagüey est, par tempérament, conservatrice. Ce qui ne l'a pas empêchée de participer activement aux mouvements de libération nationale, déclenchés au siècle dernier, et d'avoir ses héros, ainsi que le rappellent les quatre palmiers du square Agramonte qui symbolisent pour les Camagüeyens les « quatre premiers martyrs de l'Indépendance » fusillés par les Espagnols. De tous le plus célèbre est Ignacio

Agramonte. Avocat, fils de riches bourgeois, Agramonte se lança avec enthousiasme dans la guerre de 1868, la première grande insurrection cubaine contre l'Espagne. Commandant en chef des insurgés, il multiplia les victoires, signa le décret du 26 février 1869 abolissant l'esclavage et rédigea la première Constitution de la République. Le 11 mai 1873, au cours d'une nouvelle campagne contre l'occupant, il trouvait la mort à Jimaguayú. Son corps fut ramené à dos de mule par les Espagnols, puis brûlé au cimetière de Camagüey, après avoir été exposé à la curiosité publique dans l'église de San Juan de Dios. Ses cendres furent dispersées au vent, mais son exemple devait exalter ses successeurs, ceux qui allaient fomenter et gagner la seconde guerre d'indépendance.

Celle-ci, on le sait, éclata le 24 février 1895, à l'appel du patriote José Martí. Elle dura trois ans et se termina officiellement par le traité de Paris, signé le 25 octobre 1898. Elle fut meurtrière et ne permit pas à ses deux grandes figures, Martí (« l'Apôtre ») et Maceo le mulâtre, tués au combat, de voir le couronnement de leurs efforts : l'Espagne coloniale vaincue, chassée de l'île. Ce n'était d'ailleurs qu'une demi-victoire. En imposant aux Cubains un appui militaire dont l'aspect le plus spectaculaire fut la destruction de deux escadres espagnoles, l'une à Manille, l'autre à Santiago de Cuba, les États-Unis

montraient qu'ils s'intéressaient déjà aux affaires de l'île. Une occupation « amicale » s'ensuivit. Il fallut attendre quatre ans pour que le gouverneur militaire nord-américain Wood cédât solennellement la charge du gouvernement au premier président de la République cubaine, Tomás Estrada Palma. C'était le 20 mai 1902.

Deux mois plus tard, le 10 juillet 1902, dans une modeste maison de la rue San Ignacio à Camagüey naissait Nicolás Guillén.

Une famille de lutteurs

Les Guillén étaient des mulâtres, autrement dit, provenaient de cette fusion des sangs de deux races venues à Cuba par des voies différentes, et qui finirent par s'unir sous « le pur soleil » du tropique. La race blanche, l'espagnole, était arrivée en 1492 sur les caravelles de Christophe Colomb, mais surtout un peu plus tard, en 1511, sur les vaisseaux de Diego de Velázquez, à bord desquels avaient pris place entre autres quelques-uns des futurs maîtres de l'Amérique continentale : Hernán Cortés, Pedro de Alvarado, Bernal Díaz del Castillo... Ils étaient venus de leur propre gré, attirés par l'or et avides de pouvoir. La race noire, l'africaine, avait été traînée là malgré elle, arrachée à ses forêts natales par les négriers – principalement à partir de la fin du

xvi^e siècle – pour travailler dans les plantations de canne à sucre et de tabac.

C'est à ces deux ancêtres, au conquistador espagnol et à l'esclave noir, que Nicolás Guillén devait consacrer plus tard sa célèbre « Ballade des deux aïeux » :

*Ombres que je suis seul à voir,
mes deux aïeux me font escorte.
Une lance à la pointe d'os,
un tambour de cuir et de bois :
mon aïeul noir.
Un gorgerin sur un cou large,
une grise armure guerrière :
mon aïeul blanc...*

*Don Federico m'interpelle,
et Taita Facundo se tait ;
tous les deux rêvent dans la nuit,
et marchent, marchent.
Je les rassemble.
– Federico !
Facundo !...*

Sans remonter aussi loin dans les origines du poète nous savons que son grand-père, Fancisco Guillén, était maître menuisier, et son père – qui portait le même prénom : Nicolás – orfèvre. Le premier, malgré

sa condition modeste, était un homme cultivé qui aimait lire les romantiques français en traduction espagnole, et notamment Victor Hugo et Lamartine. Durant ses loisirs, il écrivait « des dizains et des chansonnettes aux rivières, aux oiseaux et aux jolies filles¹ » et Nicolás Guillén se plaît à répéter qu'il tient de lui sa vocation poétique. Le menuisier affichait des idées libérales, laïques, profondément antiespagnoles. Il mourut en 1895, au moment où se développait la deuxième guerre d'indépendance qu'il avait appelée de tous ses vœux.

Son fils avait hérité de lui son sens de la droiture, de la justice et de la dignité. À trente-deux ans, un peu avant la mort de Francisco Guillén, il était venu grossir les rangs des partisans cubains, où il avait gagné assez vite le grade de sous-lieutenant. Démobilisé après la victoire, il ne reprit pas son métier d'orfèvre mais préféra se consacrer à ses deux passions : le journalisme et la politique. En 1900, il entra comme rédacteur au journal *Las dos Repúblicas*, que venait de fonder à Camagüey son ami Pedro Mendoza Guerra, et ne tardait pas à en assumer la direction. L'année suivante, il épousait Argelia Batista, Camagüeyenne elle aussi, plus jeune que lui de douze printemps.

L'amour ne lui fit pas oublier la politique. Celle-ci, d'ailleurs déchirait l'île en deux camps et, à la fin de l'année 1903, on assistait à une réorganisation

des forces militantes en deux grands partis : le parti républicain conservateur, soutien du président Tomás Estrada Palma, et le parti libéral national, mouvement d'opposition. De ce dernier, le directeur de *Las dos Repúblicas* fut l'un des dirigeants infatigables. La situation, à Cuba, n'était guère brillante. Le pays était ruiné, la vie économique entièrement aux mains des trusts américains, l'indépendance nationale menacée par certaines clauses de « l'amendement Platt » qui permettaient aux États-Unis d'intervenir militairement si les intérêts ou les biens de leurs citoyens établis dans l'île étaient en danger ; enfin, les éléments populaires de l'Armée de Libération étaient écartés du pouvoir par des modérés soucieux avant tout de ne pas déplaire aux puissants voisins du Nord.

En 1906, la crise politique s'aggrava, une courte guerre civile éclata, et les troupes américaines occupèrent à nouveau le territoire. « Je me souviens vaguement de la petite guerre d'août, et surtout d'hommes portant de grands chapeaux et emplissant les rues. Beaucoup étaient à cheval », dira plus tard le poète². Ce fut l'époque où l'on vit souvent son père au côté du chef du parti libéral, José Miguel Gómez, ancien général de la guerre d'indépendance. Les élections organisées sous le contrôle des occupants donnèrent malgré tout la victoire aux libéraux. Gómez fut élu président de la République de Guillén sénateur,

charge qu'il allait occuper durant quatre années, jusqu'en 1912. Entre deux voyages à La Havane, entre deux meetings sur les places de Camagüey où il était chargé de présenter « *el resumen* » – le discours final –, le sénateur libéral dirigeait chez lui des réunions. « On tenait à la maison des assemblées ou des réunions politiques plusieurs fois par mois et on me permettait d'y assister si je promettais de garder le silence, tandis que l'éloquence des orateurs retentissait dans la grande salle de cette demeure provinciale.³ »

Pour le poète cette période est sans histoire. Elle correspond à ses premières études, dans une petite école située en face de la maison paternelle – alors rue de la Contaduría –, puis à l'école primaire, où le conduisit un jour son parrain, don Sixto Vasconcelos, président du Tribunal de Camagüey. Plus tard l'enfant – assez turbulent, semble-t-il – allait fréquenter d'autres écoles, notamment celle de la rue San Miguel, que dirigeait Luis Manuel de Varona, évoqué dans l'*Élégie camagüeyenne* :

*Ô rue San Miguel, cherche donc pour moi
ce pupitre de l'école publique
couvert des cicatrices d'un canif
et cette classe cage d'oiseaux, fine rumeur
de ruche où résonnait la voix puissante et métallique
de Luis Manuel de Varona.*

On signale même un court passage de Nicolás Guillén dans les *Escuelas Pías*, établissements religieux. Mais les leçons de catéchisme l'ennuyaient, et les châtiments corporels y étaient fort nombreux. Un soir où ceux-ci avaient été plus violents que de coutume, le père vint protester et retira son fils, qui retourna dès lors à l'école publique.

En 1912, le sénateur redevenait journaliste pour diriger cette fois *La Libertad*, organe du parti libéral retombé dans l'opposition. À Gómez venait de succéder Mario García Menocal, autre général de la guerre d'indépendance, conservateur formé dans les universités des États-Unis et serviteur docile des Nord-Américains. On a souvent reproché à José Miguel Gómez d'avoir facilité la corruption administrative sous sa présidence. Celle-ci ne tenta pas le père du poète qui revint à ses anciennes activités aussi pauvre qu'avant. À son métier de journaliste il adjoignit celui d'imprimeur, après avoir acheté un petit atelier qui permit à la famille Guillén de vivre tant bien que mal. Et les années passèrent, tandis que le foyer s'agrandissait et que les deux aînés, Nicolás et Francisco, s'initiaient durant leurs loisirs aux secrets de la typographie. « Je n'ai jamais réussi à avoir conscience de la splendeur sénatoriale de mon père, au service de la patrie, quand je n'étais que l'un des plus jeunes enfants de celle-ci. Mais je me souviens